

Virginie Singeot-Fabre

CONTRETEMPS MORTEL



1.

4 novembre 2020

J+5

Sinistre routine.

Une scène qui se reproduit à l'infini, comme dans un polar démodé en noir et blanc dont les images sautent sur un vieil écran de télévision à tube cathodique.

Au premier plan, une veuve éplorée à la robe défraîchie, empruntée à un fond d'armoire duquel elle n'était pas ressortie depuis dix ans – la tenue, pas la veuve – et deux enfants bouleversés, pendus aux jupes de la robe susnommée. Plus loin, quelques badauds voyeurs attirés là par hasard, et un adolescent dégingandé resté en retrait, les poings enfoncés dans les poches d'un manteau taillé sur démesure. Trois ou quatre pétales, échappés d'une rose à-demi flétrie par les frimas de l'automne et jetés négligemment (celui-là, je l'aime bien ;) sur un cercueil en chêne, matérialisent le chagrin presque sincère des participants. La cloche de l'église adjacente résonne, coutume révolue dont les petits villages seuls nous offrent encore le symbole. Mais pour qui sonne le glas ?

Tel est le spectacle qui s'offre à notre regard ce matin. Un enterrement banal, pourraient conjecturer

les quidams qui défilent de l'autre côté des grilles du cimetière, l'œil attiré par la cérémonie. Enfin, s'il est juste de qualifier de *cérémonie* ce simulacre d'au revoir, où les sentiments paraissent aussi sincères que les promesses d'un jeune amant.

— Elle parviendrait presque à nous faire croire qu'elle a du chagrin, marmonne Cadet, mon adjoint.

Je ne relève pas cette lapalissade qui pourtant, venant de lui, me surprend. Bien sûr que la veuve joue à la bonne épouse, c'est une évidence qui ne mérite même pas d'être relevée. J'enfonce la tête dans le col de mon pardessus et remonte mon écharpe jusqu'au-dessus du nez.

— Vous avez froid ? renchérit le bougre.

Ma parole, il persiste dans les platitudes ! Je préfère me taire pour éviter d'élever davantage le débat, ce qui ne semble nullement le gêner. A croire qu'il ne fait fonctionner ses cordes vocales que pour vérifier qu'un neurone s'agite encore entre les deux hémisphères de son cerveau...

Tandis que la troupe funèbre effectue une espèce de farandole silencieuse autour du défunt (qui, lui, ne semble pas apprécier tous les efforts déployés pour l'occasion), j'examine en détail la veuve noire qui revêt ce jour le parfait costume de l'*uxor dolorosa*, l'épouse douloureuse... Son visage est caché par un voile d'un autre temps qui laisse entrapercevoir un regard charbonneux mais dénué de larmes. Elle sanglote à sec et ponctue sa respiration de soupirs de convenance. Même ses enfants semblent accrochés à elle selon une mise en scène dramatique. Le seul qui ne joue pas, du moins en apparence, c'est l'adolescent qui refuse de se joindre à la masse affligée. Ses traits paraissent figés

dans une expression de dureté mêlée de colère.

— Qui est le mort ? intervien-je enfin auprès de mon adjoint.

— Le mort ?

— Oui, vous savez, celui qui attend froidement entre quatre planches de finir au bout d'une corde qui le descendra six pieds sous terre...

— Ah oui, le mort. Eh bien, c'est Boris Legrand. Vous dormez, commandant ?

Boris Legrand, nous y voilà. Un dossier qui sera classé sans suite dans un futur proche. Difficile de recouper les informations lorsqu'on en gère plusieurs en même temps. Afin d'éviter à mon incompetence d'être démasquée, je choisis l'attaque :

— Je vérifiais vos aptitudes, Cadet, ainsi que votre coefficient de réactivité. On ne peut pas dire que vous ayez réussi le test avec brio. Je me demande, au fond, si vous suivez l'affaire de très près.

— C'est que, j'ai l'esprit absorbé en ce moment, commandant. Excusez-moi.

Ravi que je daigne générer un semblant de conversation entre lui et moi, il affiche un sourire béat et se lance dans une litanie :

— Je suis au courant de tout, vous savez, même si ce n'est pas moi qui mène les interrogatoires. Cela fait cinq jours que nous enquêtons sur son assassinat ! Cinq jours que nous traquons le coupable sans répit. Cinq jours que nos nuits sont écourtées par la pensée obsédante du crime impu...

— Venez-en au fait, Cadet !

Devant ma lassitude, il préfère clore le sujet. Mais alors qu'il s'apprête enfin à me révéler une information digne d'intérêt, il se met à gigoter. Il relève le pan de

sa veste pour dénicher, de sa main gantée, au fin fond de sa poche, un téléphone dont la vibration vient briser le silence pesant de la cérémonie. Sans aucune explication, il s'éloigne de moi et décroche. Je le vois s'agiter, s'énervé, puis se radoucir en un rien de temps. Une larme au coin de l'œil, il reprend sa position initiale et me lance d'un air extatique :

— Caroline va accoucher ! Il faut que j'y aille, elle vient de perdre les eaux !

— Vous n'allez tout de même pas me faire le coup tous les jours ! Je pensais qu'Isidore vous empêchait de dormir et que c'est pour cela que vous finissiez vos nuits au bureau.

— Isidore ? Mais, comment connaissez-vous son prénom ? Nous ne l'avons révélé à personne !

J'avoue que je me suis fait surprendre. Un point contre mon camp. Non que les bébés me procurent la moindre réjouissance ni un débordement de sentimentalité outrancière, mais j'aurais dû cette fois préserver l'information. Afin de garder une certaine contenance, je renchéris :

— Vous radotez, mon pauvre vieux. Vous ne parlez que de cela au téléphone depuis des semaines. Mon oreille aura surpris quelque'une de vos conversations privées... sur votre lieu de travail.

J'insiste sur chacun des derniers mots pour le culpabiliser. Comme pris en faute par mon coup de bluff, Cadet se refuse à répliquer et répond tardivement à ma question :

— Notre homme – Dieu ait son âme – a été tué il y a cinq jours. Un homme sans histoire, un mari aimant, un père de famille dévoué à ses enfants, un modèle dans sa profession...

— Les hommes sans histoire n'existent pas, Cadet. Enregistrez cette donnée dans un coin de votre cerveau.

— Bien, commandant. Je note.

Je pourrais lui dire d'aller se jeter dans le canal qu'il le ferait. Un bon chien de garde dévoué à son maître, tel est le dessein de ce bon vieux Cadet. D'ailleurs, Cadet n'est pas son vrai patronyme. Il est arrivé dans la brigade avec sous le nom de Vincent Roussel. Lorsque je suis entré comme commandant, je l'ai très vite rebaptisé parce qu'il avait étudié à l'école des cadets et qu'il me semblait aussi éveillé que Cadet Rousselle... D'ailleurs, cela me remet en mémoire l'un des couplets de la chanson, plutôt adapté aux circonstances :

*Cadet Rousselle ne mourra pas
Car avant de sauter le pas
On dit qu'il apprend l'orthographe
Pour faire lui-même son épitaphe*

Evidemment, notre héros du jour, bien au froid dans son cercueil, n'aura pas eu le loisir de bâtir lui-même son épitaphe, et je me jure de trouver le responsable de ce crime que d'aucuns qualifieraient d'odieux. Je ne cherche pas à soulager la famille puisque celle-ci m'importe peu, mais bien à éviter le moindre échec dans mon tableau de chasse au criminel. Vous allez me juger cynique, mais vous êtes loin du compte. A force de passer son existence à traquer les assassins les plus sordides, on devient aigri et désabusé par l'espèce humaine. Et je peux vous assurer qu'aucun d'entre eux, victime ou bourreau, n'a eu grâce à mes yeux.

Je finis par donner congé à Cadet qui trépigne depuis quelques minutes pour que je lui accorde le droit